

JAN ZIELIŃSKI

## LE REFRAIN DU SAVOYARD : VESTIGES MUSICAUX AUTOUR DU *MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE*

**E**n 1862 parut à Wrocław, sous la plume du musicologue pragois A. W. Ambros, une ample *Geschichte der Musik*. Dans le premier chapitre, consacré aux commencements de l'art des sons, l'on peut lire ceci :

Le comte Jean Potocki entendit en 1797, chez le prince kalmouk Tumen, un chanteur qui, s'accompagnant d'un instrument à cordes nommé *jalgha* qui ne rappelait en rien aucun des instruments connus en Europe, mais dont les sonorités n'étaient pas désagréables, avait chanté plusieurs airs, dont un faisait immédiatement penser à la ritournelle savoyarde *ramenez ci, ramenez là*. Aux côtés du chanteur, un autre musicien entouré de danseuses s'efforçait d'animer la compagnie. Le comte Potocki raconte aussi que les Kalmouks « exécutaient une folle musique sur différents instruments » et qu'il avait aussi entendu une trentaine de ghilongs (variété de moines lamaïques) exécutant dans une tente une sorte de psalmodie monotone, accompagnés de nombreux instruments qui rappelaient les instruments chinois. On peut donc en déduire que le chant, la danse, les chants religieux existaient chez ce peuple nomade peu civilisé<sup>1</sup>.

Potocki avait fait la connaissance de ce prince kalmouk à la mi-août 1797, pendant son voyage qui, de Moscou, devait le conduire à travers

---

1] A. W. Ambros, *Geschichte der Musik. Erster Band*, Breslau, F. E. C. Leuckart, 1862, p. 17-18.

« les steppes d'Astrakhan ». Dans les deux versions connues de la relation de ce voyage, le passage évoqué par Ambros se présente respectivement comme suit :

Pendant que nous mangions, un musicien jouoit en s'accompagnant du Jalgha, instrument a cordes qui m'a paru avoir un son agréable. D'ailleurs je ne puis en doner auqu'une idée, parce qu'il ne ressemble pas a nos instrument d'Europe. Mais l'air favori du musicien ressembloit beaucoup a la chanson savoyarde *ramones ci ramones la*, seulement il ne finissoit pas de même.

Un chanteur qui, en même temps, jouait du ialgha, instrument à cordes, fit de la musique pendant le repas ; c'est tout ce que je puis en dire, car cet instrument ne ressemble nullement aux nôtres. Une arriette me rappela l'air si connu : *Ramonez-ci, Ramonez-là*, etc.<sup>2</sup>.

On constate qu'entre le texte du musicologue et la source sur laquelle il s'appuie, il y a des différences significatives, tout comme se distinguent aussi l'une de l'autre les deux versions éditées du *Voyage au Caucase* de Potocki, la seconde, pour ne citer que cette différence, ne comportant pas l'adjectif « savoyard » qui, dans la première, qualifie la chanson en cause. On pourrait alors en déduire que ce qu'a lu Ambros se fonde sur la première des deux versions. Mais justement, qu'a-t-il lu ? La réponse, il la donne lui-même et elle est à vrai dire assez sensationnelle : « Cette très intéressante relation de voyage a été publiée par A. von Kotzebue dans son recueil *Clios Blumen-Körbchen* qui réunit diverses curiosités historiques et géographiques<sup>3</sup> ».

Rappelons qu'on connaissait jusqu'ici la publication par Julius von Klaproth, successivement en 1827 et en 1829, de ce *Voyage* dans deux versions différentes, d'abord sous le titre « Voyage du comte Potocki à Astrakhan et dans les cantons voisins, en 1797 » dans le périodique *Nouvelles Annales des Voyages et des Sciences Géographiques* (2<sup>e</sup> série, t. IV, p. 5-58), puis dans l'ouvrage en deux volumes publié par Klaproth où ont été réunis le *Voyage dans les steps d'Astrakhan et du Caucase*, l'*Histoire primitive des peuples qui ont habité anciennement ces contrées* ainsi que le *Nouveau périple du Pont-Euxin*<sup>4</sup>. Il était admis qu'il s'agissait de la première publication de ce brillant *Voyage*.

2] J. Potocki, *Œuvres*, II, p. 45 et 159.

3] A. W. Ambros, *op. cit.*, p. 18.

4] Voir l'introduction à J. Potocki, *Œuvres*, II, *op. cit.*

Or, l'édition attribuée par Ambros à Kotzebue a été publiée à Darmstadt en 1811, soit quatre ans avant la mort de Potocki. Le texte, traduit de l'original français en allemand, compte 80 pages imprimées ; il est intitulé : *Reise des Grafen Johann Potozky nach Astrachan und in die umliegenden Gegenden im Jahr 1797 (Aus der französischen Handschrift auszugsweise übersetzt)*<sup>5</sup>. Dans ce texte, le fragment qui nous intéresse est traduit très fidèlement sur la base de la première des deux versions citées plus haut.

On savait jusqu'ici qu'au printemps de 1802, Jean Potocki lisait à Janów l'édition toute récente des mémoires d'August von Kotzebue, auteur majeur de la littérature allemande de ce temps, dramaturge et prosateur particulièrement populaire en Russie où il séjournait la plupart du temps. Potocki évoque cette lecture en passant dans une lettre du 18 avril 1802 à son frère Séverin et aussi deux jours plus tard lorsqu'il écrit à Stanisław Szczęśny Potocki<sup>6</sup>. On peut alors se demander comment Kotzebue était entré en possession de la relation de Potocki. L'explication nous est donnée par l'écrivain allemand lui-même :

Je me flatte, par la publication de ces extraits, de procurer au public une très agréable lecture. M. le comte Potocki est devenu célèbre grâce à ses travaux sur l'Égypte et d'autres sujets. C'est un homme qui est à la fois savant et sympathique, esprit aigu et en même temps homme chaleureux et sensible. Le manuscrit de son voyage m'a été transmis par le pasteur Heideke à Moscou, qui l'a aussi parfaitement traduit, si bien qu'il ne m'est resté qu'à faire quelques coupures qui m'ont paru nécessaires pour les lecteurs de ce recueil.

Ce pasteur Heideke ou plutôt Heidecke, Benjamin de son prénom, est une figure intéressante, qui n'avait pas été repérée jusqu'ici dans la biographie de Jean Potocki. Né à Merseburg en 1765, il étudia le droit et la théologie à Leipzig. En 1788, il s'engagea comme précepteur en Livonie, d'abord à Rauna, puis chez le baron Wrangel, gouverneur de Réval (auj. Tallin). Après avoir brièvement servi dans la cavalerie, il se libéra du service et se rendit à Moscou où il fut engagé comme précepteur dans la maison du pasteur du temple luthérien des Saints Pierre et Paul, Michael Jarzembski. Il épousa la fille de celui-ci et finit par lui

5] A. von Kotzebue, *Clios Blumen-Körbchen*, Darmstadt, Heyer & Leske, 1811, p. 121-122. Dans une note accrochée au titre, Kotzebue affirme avoir obtenu le manuscrit à Moscou de « Probst Heideke ».

6] J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 64-65.

succéder. À partir de 1801, il porta le titre de Prévôt. Ses homélies, prononcées en allemand et en russe, étaient très prisées des fidèles. Il dirigeait aussi l'école paroissiale et l'internat pour garçons qu'il avait institué auprès de celle-ci. Il dressa un plan d'établissement d'une école pour les étrangers, les bourgeois et les orphelins, publia des abécédaires, des grammaires, des manuels de catéchisme pour la jeunesse. Il essaya d'éditer des périodiques sous les titres les plus curieux : *Russischer Merkur*, à Riga, qui fut interdit après cinq livraisons, *Konstantinopel und St. Petersburg der Orient und der Norden* (Saint-Pétersbourg, 1805-1806), *Janus oder Russische Papiere*, à Riga en 1808, interdit après la parution du premier numéro. Il mourut en 1811.

Benjamin Heidecke avait déjà commencé à écrire à Leipzig. Ses publications présentent un large éventail de thèmes et des titres originaux comme, par exemple, *Tableau de Leipzig en 1783* ; *la Vie dans les chaumières et dans les palais* ; *la Silhouette de Jakob Böhme* ; *Anastasis ou de l'obligation d'éviter la possibilité d'enterrer des hommes encore vivants* (thème à la mode à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, traité notamment, en Pologne, par Franciszek Karpiński). En 1808, dans la dernière publication dirigée par Heidecke parut un texte jugé sacrilège à l'égard de la Vierge Marie, qui suscita le mécontentement des autorités ; le pasteur s'attendait à devoir quitter la Russie, mais l'intercession de ses paroissiens auprès du tsar permit d'obtenir pour lui le droit de rester à Moscou.

En comparant les textes, on peut constater que la version publiée par Kotzebue est proche de la version publiée par Klaproth en 1829, celle où le fameux refrain est qualifié de « savoyard ». C'est aussi cette version qui a été reprise par Daniel Beauvois pour son édition des *Voyages* en 1980<sup>7</sup>. Puis, avec les explications et les variantes qui s'imposaient, dans l'édition des *Œuvres* de Potocki de 2004 (t. II).

On peut encore ajouter que le texte du *Voyage à Astrakhan* a été publié dès 1828 en traduction polonaise, d'abord dans le *Dziennik Wileński*, puis dans le périodique *Kolumb. Pamiętnik. Opisom podróży lądowych i morskich, najnowszych odkryć jeograficznych, wiadomościom statystycznym, oraz z tymi w styczności, poświęcony*<sup>8</sup>. Dans cette version polonaise, l'adjectif « savoyard » n'apparaît pas, mais le refrain « Ramenez-ci, ramenez-là » est bien cité.

7] J. Potocki, *Voyages*, t. 2, (éd.) D. Beauvois, Paris, Fayard, 1980, p. 64.

8] *Kolumb. Pamiętnik. Opisom podróży lądowych i morskich, najnowszych odkryć jeograficznych, wiadomościom statystycznym, oraz z tymi w styczności, poświęcony*, t. II, n° 12, 1828.

\* \* \*

L'ariette avec ce refrain traverse les scènes françaises depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. On la trouve en tant qu'« ariette 63 » dans la pièce de Lesage et d'Orneval *Le monde renversé*, jouée à la foire Saint-Laurent en 1718, dans un décor fantastique : « La scène est dans le royaume de Merlin » et pour ce qui est du décor proprement dit : « le Théâtre représente une Plaine remplie de Tentes. On y voit des grotesques, des arbres et des animaux extraordinaires<sup>9</sup> ». Faut-il rappeler les motifs du *Diable boiteux* et du *Gil Blas* de Lesage qui réapparaîtront dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* ? Sans parler, s'agissant de Lesage, de sa traduction de la suite du *Don Quichotte* par Avellaneda. On retrouve cette ariette dans d'autres pièces réunies dans le même recueil du théâtre de la foire<sup>10</sup>.

Avec le temps, l'ariette se voit affublée d'une origine savoyarde ; cela commence en 1744 avec une *Chanson nouvelle au sujet de la victoire remportée en Savoie par le Prince de Conti*. Ce dernier, après un baptême du feu essuyé lors de la guerre de Succession de Pologne, avait participé à la guerre de Succession d'Autriche, se distinguant particulièrement en Savoie, cette année 1744 justement, en combattant aux côtés des troupes de l'infant d'Espagne contre Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne et duc de Savoie. Dans la chanson sont énumérées les batailles successivement menées par les Français contre les Savoyards ; il y est aussi question d'une possible conquête de la plaine du Piémont avec Turin. Le refrain répète ceci : « Ramenez-ci, ramenez-là, la, la, la, la Savoie du haut en bas<sup>11</sup> ».

La chanson du jeune Savoyard est aussi le motif dominant, voire l'origine même de l'opéra-comique de Cherubini *Les deux journées ou le Porteur d'eau* (1800) sur un livret de Jean-Nicolas Bouilly. L'œuvre fut créée au Théâtre Feydeau à Paris le 26 nivôse de l'an VIII (16 janvier 1800)<sup>12</sup>. En Pologne, elle fut jouée sous le titre *Dwa dni trwogi, czyli Woziwoda Paryski*, dans une traduction et adaptation de

9] A. R. Lesage et J. Ph. D'Orneval, *Le Monde renversé*, in : *Le théâtre de la foire, ou l'Opéra comique...*, t. III, Paris, Étienne Ganeau, 1721, p. 202-203.

10] *Ibid.*, t. I, p. 302 ; t. II, p. 149 ; t. V, p. 137 ; t. VI, p. 344 ; t. VIII, p. 71.

11] *Chanson nouvelle au sujet de la victoire remportée en Savoie par le Prince de Conti*, Paris, 1744, p. 1.

12] La première édition est dédiée, comme le voulait l'usage, au « Docteur Sue ». Il s'agit de Jean-Joseph Sue le jeune (1760-1830), médecin renommé à Paris qui, pendant la Révolution avait manifesté son hostilité envers l'usage de la guillotine ; il était le père d'Eugène Sue, l'auteur des *Mystères de Paris*.

Wojciech Bogusławski, la figure majeure du théâtre à Varsovie dans les années 1780-1815. Il joua lui-même le rôle du porteur d'eau Mikeli, qui lui convenait particulièrement bien alors, en tant que « sage du peuple » capable, grâce à sa ruse, de se sortir de toutes les difficultés et s'exprimant le plus volontiers à l'aide de chansons adaptées à chaque situation<sup>13</sup>. À la première scène de l'Acte I, le fils de ce porteur d'eau originaire de Savoie chante la chanson d'un pauvre Savoyard qui se termine par le refrain « Bon Français Dieu te récompense / Car un bienfait n'est jamais perdu<sup>14</sup> ». Toute l'intrigue de la pièce découle de cette chanson.

Pourquoi donc la précision selon laquelle cette chanson entendue par Potocki lors de son voyage à Astrakhan et au Caucase avait un lien avec la Savoie aurait-elle tant d'importance ? C'est à cause du petit ramoneur, l'un des personnages épisodiques, mais importants, du *Manuscrit trouvé à Saragosse* (important par le fait que pendant un certain temps, Zoto, l'un des narrateurs internes du roman, s'identifie à ce personnage). À la fin de la quarantième journée (version de 1810), c'est-à-dire à la toute fin de ce morceau du roman publié à Paris par Gide en 1813 sous le titre *Avadoro, histoire espagnole*, nous apprenons quelle était l'origine du petit ramoneur :

La duchesse a bien voulu faire la femme blanche, mais ce n'est pas elle qui a couru si légèrement sur l'arête du toit voisin. Cette Léonore n'était qu'un petit ramoneur de cheminée, Savoyard de nation.

Ce même drôle est revenu la nuit suivante, habillé en diable boiteux. Il s'est assis sur la fenêtre et s'est glissé dans la rue le long d'une corde attachée à l'avance<sup>15</sup>.

Ainsi, le petit ramoneur savoyard est rattaché par Potocki à la figure du Diable boiteux de Lesage. Ce personnage a quelque chose de fantastique, démoniaque sur les bords, mais plutôt sympathique. Le ramoneur farceur d'origine savoyarde glisse à travers le *Manuscrit trouvé à Saragosse* comme la musique entraînante des ramoneurs savoyards entendus par Potocki lors de son voyage au Caucase.

Revenons un instant à l'opéra de Cherubini. Dans la troisième strophe de la chanson du malin Savoyard, il est rapporté que grâce

13] Voir *Rok Polski*, 1916, n° 1, p. 61, ainsi que *Wojciech Boguslawski* [biographie], <https://encyklopediateatru.pl/autorzy/177/wojciech-boguslawski> (dernière consultation : 27.09.2021).

14] J. N. Bouilly et L. Cherubini, *Les deux journées, comédie lyrique en trois actes*, paroles de J. N. Bouilly, membre de la Société Philotechnique, musique de Cherubini, Paris, Barba, 1802, p. 6.

15] J. Potocki, *Œuvres*, IV, 1, p. 406.

à son action, un Français condamné à mort a pu s'enfuir de prison (« Par ses soins l'Français éperdu / S'échappe de la tour obscure...<sup>16</sup> »). Dans la version polonaise, l'épisode est décrit avec plus de précision et les agissements du Savoyard ressemblent assez à ceux du ramoneur du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Voici le couplet en entier :

Wdzięczny Sabaudczyk biegnie lotem,  
 Wdzięczność nad życie swe przekłada.  
 Już to prośbami, już to złotem.  
 Do murów Fortecy się wkrada :  
 Tam w nocy przez otwór sklepienia,  
 Wyciąga biednego z więzienia.  
 A tak mu wolność jego wraca,  
 Bo dobroczynność Bóg odpląca<sup>17</sup>.

Sans doute cela n'est-il pas suffisant pour qu'on puisse en déduire un lien direct entre Bogusławski et Potocki, encore que des rapports entre les deux hommes auraient été possibles<sup>18</sup>, par exemple à travers la franc-maçonnerie. Bien plus tard, ils seront réunis par Władysław Dąbowski, auteur de mises en scènes caustiques de *Krakowiacy i górale* [*Les Cracoviens et les montagnards*] du premier, en 1946, et des *Parades* du second, en 1958<sup>19</sup>.

Le ramoneur farceur allait aussi trouver sa place dans le répertoire de la muse chansonnière. Dans l'anthologie préparée par Roman

16] J. N. Bouilly et L. Cherubini, *op. cit.*, p. 7.

17] W. Bogusławski, *Dzieła dramatyczne*, t. 2, w drukarni N. Glücksberga, Warszawa 1820, p. 321 [« Le Savoyard reconnaissant se précipite, / tenant sa dette au-dessus de sa vie / Son insistance ou alors son or, / le conduisent au pied de la forteresse : / Là de nuit par un trou dans la voûte, / il tire le pauvre homme de sa prison. / Ainsi lui rend-il sa liberté, / car Dieu récompense les bienfaits. »]. On constate que dans l'original, le rôle de Dieu est minimisé : comme on l'a vu, il est mentionné lors de la première occurrence du refrain (« Bon Français, Dieu te récompense / Un bienfait n'est jamais perdu. »), alors que dans les reprises suivantes, Dieu est remplacé par « la nature » : « Voilà comme dans la nature / Un bienfait n'est jamais perdu. »]. Une autre différence entre le texte original et son adaptation polonaise tient dans le fait que dans la version originale, les soldats qui surveillent les portes de la ville sont des Italiens enrôlés par le cardinal Mazarin (l'intrigue est située en 1649), alors que Bogusławski n'évoque aucune nationalité.

18] Voir M. Dębowski, *Jean Potocki et le théâtre polonais. Entre Lumières et premier romantisme*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

19] Ce rapprochement est suggéré par E. Udalska et V. Sajkiewicz, « Stage and Stage Design in Polish Modernist Theater », in : M. Cornis-Pope & J. Neubauer (éds), *History of Literary Cultures of East-Central Europe: Junctures and Disjunctures in the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> Centuries*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamin's Publishing Company, 2004, p. 202.

Kaleta parue anonymement en édition privée après sa mort, où sont réunies des poésies frivoles du XVIII<sup>e</sup> siècle polonais, on trouve une pièce intitulée *Le ramoneur. Chant lyrique*, dont le narrateur se présente comme un petit ramoneur : « Jestem synem kominiarza [...] Niech kominiarz choć malutki » [« Je suis fils de ramoneur [...] ramoneur moi aussi si l'on veut, mais tout petit »]. Le refrain conserve le rythme en deux temps du « Ramenez-ci, ramenez-là<sup>20</sup> ». Dans son commentaire, suivant une juste intuition, l'éditeur fait observer que « cette œuvre semble être la paraphrase d'une ariette de comédie<sup>21</sup> ».

La chanson du Savoyard réapparaîtra comme motif dans la littérature polonaise : dans le roman de Zygmunt Kaczkowski *Wnuczęta* [*Les Petits-enfants*], publié en 1855, le héros, Monsieur Edward, rêve qu'il reçoit la visite du diable — décrit avec fougue — qui, racontant ses aventures amoureuses en Allemagne où il suivait également les cours de Hegel, déclare : « Mais moi, simple *animus levis*, j'en ai ri et, en faisant trois tours sur mon talon, comme le Savoyard qui parcourt le monde en chantant *avec ci, avec ça, avec la marmotte*, j'ai traversé tout Berlin et m'en suis retourné suivre le cours<sup>22</sup> ».

Des échos lointains de ce motif savoyard se laissent entendre aussi dans certains commentaires du chef-d'œuvre de Jean Potocki. Michał Otorowski dans son épais volume au titre provocateur *Jak zagubiono Rękopis znaleziony w Saragossie i czy warto go odnaleźć?* [*Comment le Manuscrit trouvé à Saragosse a été perdu et s'il vaut la peine de le retrouver*] consacre un chapitre intitulé « Le silence du théologien » à un personnage qu'il nomme le Savoyard. Il est question des liens de ce dernier avec la franc-maçonnerie, puis de l'abandon de celle-ci, de son enracinement dans les structures sociales de la Savoie, de sa carrière

20] L. Sacculus, *Poezje dessertowe wieku naszego oświeconego*, Wrocław, Wydawnictwo Sacculus, 2019, p.182-183 : [« Chędożę kominy duże, małe »].

21] *Ibid.*, p. 399. L'édition de cette pièce s'est faite sur la base d'un manuscrit conservé à la Bibliothèque de la PAU/PAN à Cracovie, cote 615, p. 195.

22] Z. Kaczkowski, *Wnuczęta* in : *Dziela zebrane i poprawione przez Autora*, t. VIII, Warszawa, nakładem i drukiem Józefa Ungra, 1875, p. 70, mots en italique en français dans le texte (première édition en quatre volumes, St-Pétersbourg, 1855). On peut sans doute identifier la source de cette évocation de la chanson du Savoyard. Le diable de Kaczkowski dit encore, peu après : « Monsieur n'a sûrement pas lu ce que j'avais inspiré à un autre auteur : *Il faut regarder l'homme comme un pantin et la société comme la planche sur laquelle il saute, dès lors tout devient plaisant et on conserve sa santé.* » (p. 71). Cette citation de S.-R. Chamfort, *Maximes, Pensées, Caractères et Anecdotes*, Paris, Thomas Baylis, 1796, p. 156-157, avec la même évocation de la chanson du Savoyard, apparaît dans le roman de l'auteur satirique allemand K. J. Weber, *Demokritos oder hinterlassene Papiere eines lachenden Philosophen*, Stuttgart, Scheible, Rieger & Sattler, 1843, p. 37 et 19.

à la cour de Russie, de son amitié et de ses controverses avec Jean Potocki, qu'il avait connu à Saint-Pétersbourg. Dans un sens, on peut dire que le motif du Savoyard est central dans l'interprétation d'Otorowski : « La longue lettre de Joseph de Maistre – car c'est bien lui le Savoyard en question – du 16 octobre 1814, adressée en réponse aux déclarations de Potocki [...] est le document-clé pour pénétrer l'énigme du *Manuscrit*<sup>23</sup> ».

Sans prétendre résoudre l'énigme du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, je me contenterai d'affirmer qu'il vaut la peine de lire attentivement non seulement les textes de Jean Potocki, mais aussi les témoignages de sa réception, en sortant des deux cercles (respectivement français et polonais) tracés par la tradition, pour prospecter aussi dans le domaine allemand, ainsi que dans le corpus des œuvres qui ont vu le jour dans le territoire de l'Empire russe. Il peut alors s'avérer que la mélodie évoquée par un musicologue autrichien aux racines tchèques, entendue par Potocki aux extrémités orientales de l'Europe, apporte un nouveau rayon de lumière sur son roman ancré dans la réalité espagnole, et que dans les chansons fredonnées par les ramoneurs savoyards itinérants, usant leurs semelles sur les pavés de toute l'Europe, pouvaient se trouver des idées séditeuses ou de mystérieux signes d'intelligence.

(traduit par F. Rosset)

## BIBLIOGRAPHIE

- Ambros, August Wilhelm, *Geschichte der Musik. Erster Band*, Breslau, F. E. C. Leuckart, 1862.
- Bogusławski, W., *Dzieła dramatyczne*, t. 2, Warszawa, w drukarni N. Glücksberga, 1820.
- Bouilly, Jean-Nicolas & Cherubini, Luigi, *Les deux journées, comédie lyrique en trois actes*, paroles de J.N. Bouilly, membre de la Société Philotechnique, musique de Cherubini, Paris, Barba, 1802.
- Chamfort, Sébastien-Roch Nicolas de, *Maximes, Pensées, Caractères et Anecdotes*, Paris, Thomas Baylis, 1796.
- Chanson nouvelle au sujet de la victoire remportée en Savoye par le Prince de Conti*, Paris, éditeur, 1744.

23] M. Otorowski, *Jak zagubiono Rękopis znalezione w Saragossie i czy warto go odnaleźć?*, Warszawa, Ewviva L'Arte, 2019, p. 21.

- Dębowski, Marek, *Jean Potocki et le théâtre polonais. Entre Lumières et premier romantisme*, Paris, Classiques Garnier, 2014.  
<https://encyklopediateatru.pl/autorzy/177/wojciech-boguslawski>
- Kaczkowski, Zygmunt, *Wnuczeta* in : *Dzieła zebrane i poprawione przez Autora*, t. VIII, Warszawa, nakładem i drukiem Józefa Ungra, 1875.
- Kolumb. *Pamiętnik. Opisom podróży lądowych i morskich, najnowszych odkryć jeograficznych, wiadomościom statystycznym, oraz z tymi w styczności, poświęcony*, t. II, n° 12, 1828.
- Kotzebue, August von, *Clios Blumen-Körbchen*, Darmstadt, Heyer & Leske, 1811.
- Lesage, Alain-René & d'Orneval, Jacques-Philippe, *Le Monde renversé*, in : *Le théâtre de la foire, ou l'Opéra comique...*, t. III, Paris, Étienne Ganeau, 1721, p. 202-203.
- Otorowski, Michał, *Jak zagubiono Rękopis znaleziony w Saragossie i czy warto go odnaleźć?*, Warszawa, Ewviva L'Arte, 2019.
- Potocki, Jean, *Voyages*, t. 2, éd. par Daniel Beauvois, Paris, Fayard, 1980.
- Potocki, Jean, *Œuvres*, éd. par François Rosset & Dominique Triaire, Louvain-Paris-Dudley, Peeters, 2004-2006, six vol.
- Rok Polski*, n° 1, 1916.
- Sacculus, Leon [= Kaleta, R.], *Poezje dessertowe wieku naszego oświeconego*, Wrocław, Wydawnictwo Sacculus, 2019.
- Udalska, E. & Sajkiewicz, V., « Stage and Stage Design in Polish Modernist Theater », in : Marcel Cornis-Pope & John Neubauer (éds), *History of Literary Cultures of East-Central Europe: Junctures and Disjunctures in the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> Centuries*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamin's Publishing Company, 2019.
- Weber, Karl Julius, *Demokritos oder hinterlassene Papiere eines lachenden Philosophen*, Stuttgart, Scheible, Rieger & Sattler, 1843.